

Supplique pour ouvrir un restaurant sur une plage de Sète *La graine et le mulet* d'Abdellatif Kechiche

Helen Faradji

Numéro 137, juin–juillet 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21413ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Faradji, H. (2008). Compte rendu de [Supplique pour ouvrir un restaurant sur une plage de Sète / *La graine et le mulet* d'Abdellatif Kechiche]. *24 images*, (137), 57–58.

Supplique pour ouvrir un restaurant sur une plage de Sète

par Helen Faradji



Autant le dire d'emblée : l'on croise rarement des films comme *La graine et le mulet* dans une vie de cinéphile. Des films sans détour et touchants qui instantanément deviennent chers à notre cœur. Des films précieux, puissants et profonds qui refondent notre rapport au monde en nous le faisant voir sous son plus beau jour.

À bien y regarder, l'on serait même tenté de se demander si les bonnes fées du cinéma ne se seraient pas penchées sur la carrière d'Abdellatif Kechiche. En trois films majeurs, le réalisateur français d'origine tunisienne a en effet su imposer, discrètement mais sûrement, son approche pure et sensible, cohérente et généreuse. Au point même que l'on voudrait déjà évoquer une œuvre.

Car ses trois films se répendent : *La faute à Voltaire* en 2001 et sa vision audacieuse du couple; *L'esquive* en 2004 et son regard enthousiasmant sur l'adolescence, et *La graine et le mulet* aujourd'hui, et son observation tendre mais sans complaisance de la famille et de la filiation. Et toujours cet humanisme et cette vérité comme fils rouges.

Délaissant cette fois la banlieue parisienne pour s'installer dans la petite ville côtière de Sète, *La graine et le mulet* est en effet plein de cette sève que l'on sentait déjà couler dans les deux films précédents de Kechiche. Ses thèmes – la solitude bousculée par la solidarité, l'utopie collective, les communautés populaires – y sont raffinés, développés, dans une œuvre qui, sans chercher à ne rien

affirmer, montre simplement la beauté de vivre ensemble.

Le film navigue, sans jamais hésiter, dans les eaux du portrait social, du tableau de famille et d'un suspense digne d'un western. Slimane Beiji, vieil homme usé et divorcé, licencié de son travail sur un chantier naval, soucieux de laisser un héritage à ses enfants, se met en tête d'ouvrir, sur un vieux rafiot abandonné, un restaurant de couscous au poisson (la graine et le mulet, poisson de la Méditerranée, évoqués dans le titre). Son ex-femme est mise aux fourneaux, Rym, sa belle-fille, l'aide dans ses démarches administratives et voilà la famille recomposée unie sous la bannière du rêve du vieil homme.

La fable n'est pas loin. Mais au contraire d'un Robert Guédiguian qui se laisse si souvent entraîner à dépeindre la vie en noir et blanc, Kechiche va l'épurer de tout jugement moral pour mettre plutôt sa mise en scène somptueuse au service d'un beau naturalisme, mêlant à son objectivité quasi documentaire un sens de la proximité saisissant. Rarement aura-t-on ainsi eu, au cinéma, l'occasion de humer avec les personnages les arômes d'un couscous en train de mijoter. Rarement se sera-t-on senti si proche d'eux, dans tous les sens du terme. Plans-séquences fluides, cadrages simples mais toujours surprenants, sens du rythme qui tire parti de chaque silence, de chaque emportement, tout participe à soutenir un récit pur, coulant d'un bloc à l'autre sans ressort alambiqué ou artifice narratif. Quel besoin en avait-il d'ailleurs ? La vie, dont une caméra aux mouvements

souples épouse tous les soubresauts, est là pour remplir les interstices. Avec sobriété et grâce, Kechiche redonne alors tout simplement au métier de cinéaste sa plus belle définition, celle d'un témoin de son temps.

Les références nous viennent facilement à l'esprit en voyant *La graine et le mulet* : réalisme social de Renoir lorsque le cinéaste, qui ne ferme jamais les yeux devant les enjeux qui secouent notre société, flirte avec la satire en présentant les notables de la ville venus assister à l'ouverture du restaurant; chaleur humaine de Pagnol qu'évoquent ces discussions de café animées auxquelles prennent part les vieux amis de Slimane; puissance émotionnelle de Pialat que rappelle ce discours vibrant de Rym à sa mère pour la convaincre d'assister à l'inauguration. Les ombres tutélaires des grands sont là, sans que pourtant, à aucun moment, le film ne perde sa personnalité. Des rides sur le visage de Slimane observées avec tendresse aux cuisses pleines de Rym regardées avec désir, tout respire une vérité singulière que le cinéma ne nous avait pas donnée à voir depuis longtemps.

Il faut également souligner la présence des acteurs, pour la plupart non professionnels, admirablement dirigés, dans la bouche desquels les dialogues emplis d'humour et de sagesse populaire prennent tout leur sens : les attachants et riches seconds rôles, devenant chacun son tour un maillon indispensable de l'histoire, le magnifique et émouvant Habib Boufares, rendant en filigrane un hommage au >



père de Kechiche, pour qui le film avait été écrit, et enfin la sublime et énergique Hafsia Herzi, meneuse d'un chœur de femmes dignes et insoumises, récompensée par un César comme l'avait été Sara Forestier dans *L'esquive*. En belle-fille à la gouaille magnifique et aux formes voluptueuses, elle établit, encore une fois chez Kechiche, les contours d'une vision de la femme forte, courageuse et fière. Sa danse du ventre hypnotique, dans les dernières minutes du film, reste un superbe

moment de sensualité, effaçant en quelques roulements de hanches la position de victime que le cinéma réserve bien souvent aux femmes dans les communautés immigrées.

Sous son apparente simplicité, *La graine et le mulet* déploie en réalité un regard riche et passionnant par le système d'opposition inédit qu'il met en place : le vieil homme est trop peu productif pour la société néolibérale, il est pourtant le seul à faire du travail une valeur essentielle. C'est un homme de

peu de mots, d'une ancienne génération, mais il passe le flambeau de ses accomplissements à une jeune fille à la verve flamboyante. La famille est un refuge et un gage d'avenir, elle est aussi ce monstre où l'individu doit hurler pour exister. Ce système d'oppositions contamine d'ailleurs jusqu'à la forme du film : le récit dure deux heures et demie mais avance pourtant à pas de géants et à coups d'ellipses senties et de déplacements vifs d'un personnage à l'autre. Prenant tous les clichés

du « film social » à contre-pied, il crée alors son dynamisme tout naturellement.

Récompensé à de multiples reprises (prix Louis-Delluc, prix du jury, de la critique internationale et de l'espoir féminin à Venise, César du meilleur film, du meilleur réalisateur, du meilleur scénario original et du meilleur espoir féminin), *La graine et le mulet* bâtit un espace où il fait bon être spectateur, où les émotions se construisent peu à peu, avec pudeur, avant de nous submerger dans un dernier plan bouleversant et magnifique. Entre réalisme et conte sensible, entre quotidienneté et lyrisme, et au-delà du bonheur immédiat qu'il procure, le film parvient également à mettre à mal, mais tout en douceur et en intelligence, les intégrismes et le racisme ordinaire. Le monde qu'il nous donne à regarder, digne et vivant, inspire. Il s'agit tout simplement d'un grand film de cinéma. **7/10**

France, 2007. Ré. : Abdellatif Kechiche. Ph. : Lubomir Bakchev. Mont. : Ghalia Lacroix et Camille Toubkis. Int. : Habib Boufares, Hafsia Herzi, Farida Benkhetcha, Abdelhamid Aktouche, Bouraouia Marzouk, Alice Hourri, Leïla D'Issernio. 151 minutes. Couleur. Dist. : Métropole Films.

Sortie prévue : 1^{er} août 2008



De l'autre côté de Fatih Akin

l'autre côté adopte une tout autre manière de représenter – je dirais même de symboliser – les écarts entre deux communautés. À la linéarité de *Head On* s'oppose ici un récit en trois parties qui, au fur et à mesure de son déroulement et en jouant sur la

simultanéité, fera se rencontrer les personnages dans une histoire où s'emmêlent plutôt que s'entremêlent les relations conjugales et le terrorisme politique, la prostitution des immigrées et les relations intergénérationnelles, le spleen du pays et celui de l'avancée en âge. La fiction, qui expose des personnages éprouvés par la mort d'un proche et fait croiser leurs destins, surprend au premier abord – si nous soutenons toujours la comparaison avec *Head On* –, et ce, par sa manière lisse, presque indifférente, de montrer l'impossible franchissement des frontières tant culturelles que sociales. Mais cette sobriété n'est que façade : les parallélismes et les coïncidences, sensés unir les

dramas humains, sont tellement prévisibles qu'on peut écrire après chaque scène la suivante. Les astuces du scénario deviennent de la facilité (ainsi l'embarquement d'un cercueil à bord d'un avion ou son débarquement sert de lien entre les parties), et ce qui ressemble au départ à une simplicité narrative se révèle une mise en scène dénuée de toute invention. Heureusement s'échappe de la volonté de transparence du sujet et de l'inconsistance du filmage la performance de Hanna Schygulla : une tristesse immense suinte de tous ses gestes et de ses mots, de ses cheveux gris et de son corps enveloppé. Elle réussit, surtout dans la dernière partie, à protéger ce hiératisme du jeu que Fassbinder lui avait inculqué; elle rayonne tellement que les autres acteurs semblent mal jouer et que la facticité globale de la réalisation saute alors aux yeux. – **André Roy**

Allemagne-Turquie, 2007. Ré. et scé. : Fatih Akin. Ph. : Rainer Klausmann. Mont. : Andrew Bird. Son : Kai Lüde. Int. : Baki Davrak, Tuncel Kurtiz, Patrycja Ziolkowska, Anna Schygulla et Nurkul Yesilcay. 122 minutes. Dist. : Métropole Films.

Si l'on se fie aux déclarations de Fatih Akin, cinéaste allemand d'origine turque, *De l'autre côté* est le second volet d'une trilogie qui a débuté avec *Head On*, film qu'on a pu voir à Montréal. Et toujours selon les propos du cinéaste, cet ensemble devrait mettre en lumière les rapports problématiques entre les pays de l'Union européenne et la Turquie. Déjà *Head On*, qui n'était pas sans qualité mais forçait quand même la note en soulignant les intentions de l'auteur, montrait les différences de mœurs entre une femme de Hambourg et un immigré turc alors que celle-ci, pour l'aider à demeurer en Allemagne, contracte avec lui un mariage blanc. On ne sait trop pourquoi, mais *De*